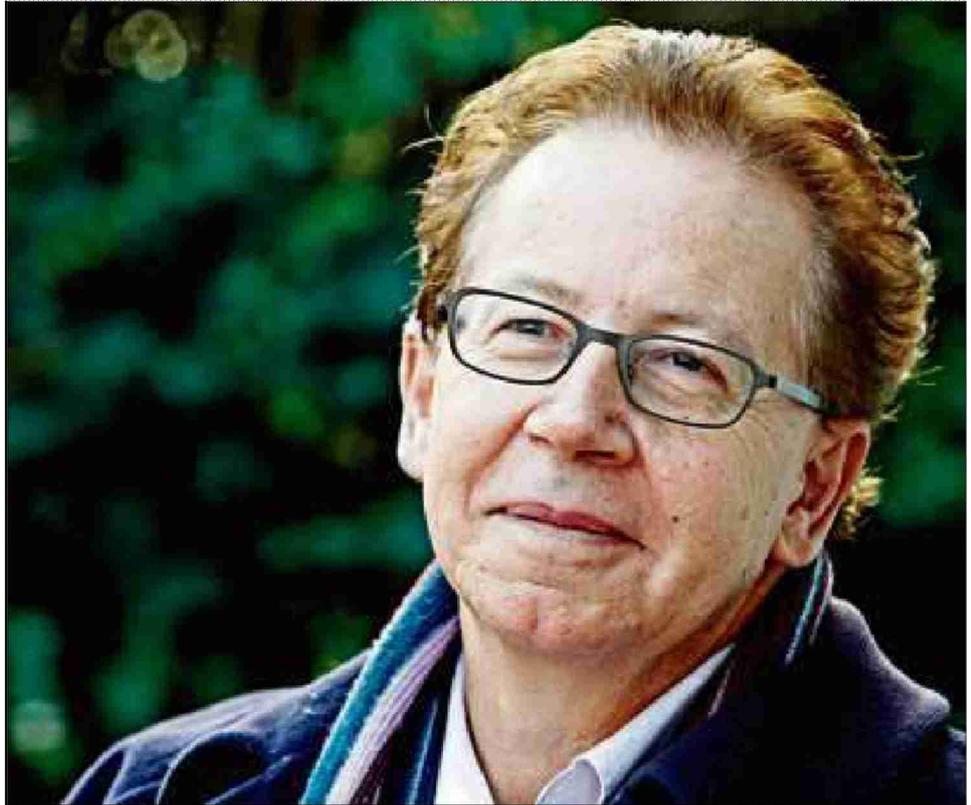
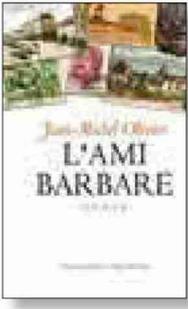


Jean-Michel Olivier: «Je voulais un livre qui parle de fraternité»

«L'Ami barbare» raconte le destin de Vladimir Dimitrijevic, fondateur de L'Age d'Homme. Epique

Par Lisbeth Koutchoumoff



ROMAN

Jean-Michel Olivier

L'Ami barbare

Ed. de Fallois/L'Age d'Homme, 298 p.

★★★

Il y a d'emblée un souffle dans *L'Ami barbare*. Avec la légèreté et l'assurance d'un tir de ballon qui filerait vers le but, Jean-Michel Olivier, auteur de *L'Amour nègre* (Prix Interallié 2010), signe là un de ses meilleurs livres. Il y raconte le destin, follement romancé, de l'éditeur Vladimir Dimitrijevic, fondateur de L'Age d'Homme à Lausanne, maison qui a compté parmi les fleurons de l'édition européenne avec sa collection de classiques slaves. Avant de vaciller sous les coups des soucis économiques et des polémiques suscitées par les prises de position pro-serbes du directeur. Fauché par un accident de voiture pendant l'été 2011, alors qu'il transportait, inlassablement, ses livres, Vladimir Dimitrijevic est parti avec sa légende, dorée et noire. Sa fille Andonia donne aujourd'hui un nouveau souffle à l'entreprise.

Jean-Michel Olivier a opté pour la légende justement, renforçant encore le trait, façon de dire que toute vie est tissée de contradictions. Vladimir Dimitrijevic devient ici Roman Dragomir et il caracole, doué d'ubiquité, des bras d'amoureuses aux terrains de football où la fraternité gomme les coups du sort. Et puis, il y a les livres. Ce roman se lit aussi comme une ode à la lecture, aux écrivains, aux libraires et aux rats de bibliothèque. Une scène, parmi d'autres: dans un hangar en rase campagne, Roman Dragomir fait visiter sa citadelle de livres, rangés par continent, autant de quartiers où dorment les poètes oubliés.

Samedi Culturel: Que vouliez-vous raconter en écrivant la vie, même romancée, de Vladimir Dimitrijevic?

Jean-Michel Olivier: Je voulais écrire l'histoire d'un éditeur, d'un petit bonhomme yougoslave qui

fuit son pays et qui a la passion des livres, du foot et des femmes, trois appels qui résonnent profondément en moi aussi. Je voulais écrire un roman sur l'idée de fraternité – davantage encore que sur l'amour. A travers tout le livre, le personnage principal cherche des frères, des complices. Le football pousse cette recherche à son paroxysme. C'est une façon pour moi d'interroger le collectif, le faire ensemble.

Ce n'est pas facile d'écrire sur quelqu'un que l'on a connu...

Son fantôme n'était jamais loin, c'est vrai. Mais très vite, le personnage de Roman Dragomir a pris le dessus.

En s'inspirant toujours fortement du modèle, non?

J'ai toujours pensé que la vie de Dimitrijevic était un roman. C'était un très bon conteur – meilleur à l'oral qu'à l'écrit d'ailleurs, c'est sans doute pour cela qu'il est devenu éditeur. Il avait toujours une foule d'histoires toutes plus invraisemblables les unes que les autres à raconter. Ce talent a disparu aujourd'hui.

Vladimir Dimitrijevic devient donc Roman Dragomir, personnage de légende, capable d'être dans deux lieux à la fois. Comment démêler le vrai du faux puisque Dimitrijevic se nimbait aussi de légendes?

Je me suis aperçu qu'il y avait des zones d'ombre dans sa vie. Certaines années où on ne sait pas ce qu'il a fait. Au bout du compte, cela m'a permis d'interroger la notion même de biographie rigoureuse et exhaustive. Très vite, on bute sur la légende. Les renseignements sont presque toujours contradictoires. Comme la vie même.

Quels étaient vos rapports avec Vladimir Dimitrijevic?

Je l'ai connu en 1981. Il a publié mon premier livre, un texte absolument impubliable sur Lautréamont, qui s'appelait *Le Texte du vampire*. Une de ses dernières lubies était que je reprenne ce texte en livre de poche. Je lui disais: «Mais ce livre est pratiquement illisible, même moi je n'y comprends presque plus rien!» C'est probablement ce qui le fascinait. Tout au long de notre amitié, il revenait à ce livre.

Votre amitié avec Vladimir Dimitrijevic est née avec ce premier livre?

Je l'ai fréquenté surtout pendant les quinze dernières années, à la fin des guerres de Yougoslavie. Ses déclarations pro-serbes

avaient fait de lui un paria. Il rasait les murs. Moi qui l'avais connu à la grande période, lorsqu'il publiait Vassili Grossman ou Alexandre Zinoviev et qu'il était encensé parce qu'il donnait à l'Occident des armes contre le communisme... Brusquement, il était honni. Ce sont ces basculements qui m'intéressent. Comment passe-t-on de l'apothéose à la chute? Il était très seul, c'était propice aux confidences. Nous commençons toujours par parler de foot. C'était la mise en bouche. Et puis on passait aux livres. C'était une passion dévorante chez lui. Il était vampirique. Il aurait voulu tout publier.

Vous abordez de plein front l'épisode de la guerre en Yougoslavie. Cela a été compliqué à écrire?

C'est un chapitre crucial, je ne voulais pas l'éviter. Je voulais l'aborder de la façon la plus honnête possible avec l'avantage des vingt années de recul. Lorsque l'on est dans une guerre, on est aveuglé par la propagande des deux camps. On le voit bien en Ukraine aujourd'hui, il est extrêmement difficile de dégager les mauvais des bons et de savoir ce

qui s'y passe réellement. Pour beaucoup de gens, la guerre en Yougoslavie et les positions pro-serbes de Dimitrijevic ont occulté ce qu'il avait pu accomplir auparavant. Je voulais montrer l'itinéraire d'une vie d'homme à l'intérieur duquel cette guerre ne constitue qu'un épisode.

Votre personnage, Roman Dragomir, retourne en Yougoslavie juste après la guerre, ce que Dimitrijevic n'a pas fait...

Non. Du moins à ce qu'on en sait aujourd'hui. Peut-être vais-je découvrir un jour qu'il y était retourné? Il était un as de la disparition. Il était là et puis il disparaissait pour une semaine ou plus.

L'épisode du retour en ex-Yougoslavie est une scène forte. Que voulez-vous raconter là encore?

Je voulais une plongée dans les ténèbres que sont toutes les guerres. Roman Dragomir est confronté à la violence de tous les bords. Il est interpellé par les gens qu'il rencontre. On reconnaît son accent belgradois, il n'est pas du bon camp: «On ne va pas te faire ce que les tiens ont fait aux nô-

tres.» Très vite, Dimitrijevic a considéré les exactions serbes comme de la propagande. Il a été chauffé dans cette position par un entourage nationaliste qui a raidi ses positions. Je parle de ces «âmes noires» dans le livre en sachant que je ne vais pas me faire des amis. Il est peu revenu sur ses positions, même s'il m'a dit plusieurs fois qu'il regrettait et qu'il avait fait une grande erreur.

Comment cela une grande erreur?

Il m'a dit plusieurs fois qu'il regrettait d'avoir plongé dans le nationalisme. Il regrettait surtout d'avoir entraîné sa maison d'édition dans la tourmente. Avant 1988, Dimitrijevic ne parlait jamais de la Serbie. C'est quelque chose qui est apparu après et qui a été entretenu.

La Yougoslavie que vous décrivez est très vivante. Vous y êtes allé?

Très peu. Pour la Yougoslavie des années 1930-1950, je me suis inspiré des souvenirs de ma grand-mère slovène. J'ai fait une enquête sur elle, j'avais envie de me replonger dans cet univers-là.

D'où l'importance que prend Trieste dans le récit?

Ma mère est née à Trieste, j'y ai passé mes vacances d'enfant. C'est une ville qui résonne beaucoup en moi. La ville d'Italo Svevo et de James Joyce... C'est pour cela que je voulais faire passer Roman Dragomir par cette ville.

En quoi Dimitrijevic a-t-il changé votre vie?

Il m'a permis d'écrire et m'a encouragé dans cette voie. Il était une source d'inspiration et d'intensité. Il pouvait vous laisser en plein milieu d'une conversation pour aller chercher un livre dans sa cave et vous le tendre en disant qu'il allait changer votre vie. Et cela bouleversait votre existence! Il brûlait d'une passion intérieure. Il avait ramené sa vie à un noyau de feu.

Le Livre sur les quais, Morges, Pouvoirs magiques de la littérature avec Jean-Michel Olivier et Emmanuel Carrère, le 6 septembre, 13h30.